

La place des bruits dans la ville

La nuisance sonore en ville est la plus importante, recensée par différentes études effectuées sur ce thème. Le citoyen urbain a souvent une perception inéluctable des bruits qu'il subit ; il tend ainsi à s'isoler, à se protéger des bruits qui l'entourent, bref, à privilégier son intérêt personnel immédiat. Il établit une rupture entre sa vie privée et la vie publique. Or le « bruit » est un enjeu de relations sociales. La commission environnement de la LDH a procédé à l'audition de Nicolas Frize, musicien, en février. La journaliste Hélène Amblard s'est entretenue avec lui.

Q. La ville apparaît comme le lieu du fonctionnel. Mais vous semblez y entendre autre chose ?

NF. Pour moi, c'est au contraire le creuset de toutes les influences sensibles de chacun. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la ville nous rend un certain nombre de services et, pour moi, ses qualités secondaires sont des qualités premières.

Quand on vous fait traverser une route par un passage clouté, vous vous dites : ça sert à cela. En fait, la raison principale qu'auront les gens d'emprunter ce passage clouté sera liée aux conditions dans lesquelles sa fonction s'exerce, et non pas à sa fonction elle-même. Ce sont des choses acquises, inéluctables : des détails d'odeurs, de couleurs ; des éléments d'ordre social, culturel. Les pavés d'Arras font un bruit énorme quand les voitures passent. Les gens y tiennent absolument. En fait, ce bruit, objectivement difficile à supporter, fait complètement partie de leur vie. Ils reconnaissent que la rue est là, ils sont en liaison avec, c'est comme un cordon qu'il ne faudrait pas couper... On a vu des cas de dyslexie chez des enfants en fond de classe. Entre eux et le message de la maîtresse, vingt-cinq camarades font du bruit avec leur chaise, leur règle et leurs stylos. Ils font un effort pendant la première heure ; ensuite, ils ont décroché. Résultat, exclusion scolaire très rapide. On aurait envie de dire : « Pour que les enfants travaillent tranquillement dans les classes, les sons ne doivent pas trop résonner. » A une époque, le ministre de l'Environnement a imposé des réglementations pour les bâtiments scolaires. C'est important mais il faut se méfier des applications normatives. Une solution techniciste consisterait à mettre de la moquette, si tant est que ce soit un matériau absorbant. Si on la généralisait à toutes les régions de France, ce serait un scandale : dans de petits villages de haute montagne, il est bien plus intéressant pour l'attention des enfants qu'ils veillent à ne pas faire tomber leur règle sur leur sublime parquet de chêne que de leur dire : « Allez-y, on a mis de la moquette ! » Toutes les choses de la ville n'ont aucune autre fonction que de véhiculer leur possibilité ou leur incapacité d'avoir de l'histoire ; Certains objets ont accumulé de la bêtise. Ils ont fait croire à une histoire, alors qu'ils nous en vidaient, ne s'en remplissaient pas. Inversement, des détails font partie de notre cœur. Souvent, on dit : « l'environnement, c'est ce qui nous environne. » En fait, c'est ce qui fait le cœur de la chose, ce qui est au centre de nous.

Q. La ville est fille d'un système. L'histoire qu'on en retient souvent est que l'on y subit une partie de sa vie en usager de passage, qui n'entend pas forcément un cri de joie ou de détresse ?

NF. On pense que les voitures, les patrons sont inéluctables. Il faut se méfier de cette notion. On est forcément acteur dans sa ville. Il existe une différence entre ennemi et adversaire. L'ennemi est celui qui l'on élimine, l'adversaire, je ne reconnais que lui, est celui qui ne pense pas comme vous. Il est indispensable et crucial que nos pensées se cognent, se confrontent, que le débat ait lieu. À Saint-Denis, j'agis aux côtés des élus, des populations. Mon travail de tous les jours est de proposer des alternatives au

réel. Mon réflexe artistique consiste à toujours mélanger ce que je veux obtenir avec la réalité. Arrive un moment où la réalité et la fiction se confondent. Notre vision des autres et des choses appartient à notre propre imaginaire. Il est souvent faussé, il faut commencer à le déplacer. Ce faisant, on déplace tout. Je suis resté un combattant assez optimiste, c'est pourquoi je fais cette confusion. Pour moi, parler de l'existant, c'est me mettre en situation de le changer ! On croit souvent que le bruit est la conséquence inévitable d'une source. On ne pense jamais que, selon le contexte, la source ne sera plus la même. Il n'y a pas un bruit de voiture. Il y en a des milliers, à tel endroit, à telle heure, avec telle résonance, telle réflexion, telle absorption. C'est très important. On a toujours tendance à normaliser. Mais si on normalise notre pensée, on pense de moins en moins. Il ne faut pas cesser de nuancer les choses. Non pas pour les rendre molles mais pour les enrichir, reconnaître leur complexité. On pense souvent qu'un bruit est inéluctable. En fait il est la conséquence de beaucoup de choses souvent assez riches qui se sont produites à un moment. Il y a beaucoup de bruits utiles, poétiques, des repères. Et, en même temps, j'ai beaucoup d'accusations à leur faire. La RATP m'a demandé de travailler sur les espaces publics souterrains. Nous avons décidé de quelques grands axes. Par exemple, privilégier les bruits humains, dans l'environnement sonore sur les bruits mécaniques. Donc, surtout, ne pas étouffer les bruits humains, les pas, les paroles, ceux des gens et des choses, de façon à ce que l'on s'entende bien. Par contre, on peut faire taire les machines à condition de ne pas attenter à la sécurité des gens : c'est pourquoi aussi, le métro, les voitures et beaucoup de choses ne doivent jamais devenir complètement muets.

Q. Quelle différence faites-vous entre un bruit et une nuisance sonore ?

NF. En fait, il n'y en a pas. tous les sons peuvent être tour à tour nuisance ou musique. La question est celle de l'auditeur. Par exemple, nous parlons. Quelqu'un se trouverait là, faisant du bruit avec son stylo. Nous décidons d'en être gênés et nous cessons de parler pour lui dire d'arrêter. Deuxième situation, je trouve ce bruit insolite et je propose que nous nous taisions pour l'écouter. Un des critères de la pollution sonore est que ce sont des bruits que nous n'avons pas envie d'entendre. Mais ce n'est pas si simple, soit on décide de les éliminer physiquement, soit on décide de ne pas les entendre. Car nous avons une oreille très sélective : nous sommes capables de dormir, de parler, de lire dans le train alors qu'on ne dort pas avec un bruit de goutte d'eau ou de volet qui grince, quarante fois moins intense. Il est donc possible de s'arranger de quelque chose que l'on n'a pas envie d'écouter, à condition de décider que ce bruit est porteur d'une métaphore ou de sens. Le tonnerre, la pluie, tout le monde dit que c'est beau, alors que ce sont de grandes intensités sonores ! Le problème est de savoir à quel moment on a envie d'entendre quoi, et notre rapport à l'écoute. Si les gens avaient appris à entendre, à écouter, ils auraient la possibilité de jongler avec leur écoute. Le musicien dont c'est le métier peut s'endormir dans n'importe quelle situation parce qu'il aura la capacité d'entendre ce qu'il y a vraiment dans le son, et non pas la signification du son. Certains disent : « Je ne supporte pas le marteau piqueur ! » Ce qu'ils ne supportent pas globalement, ce sont les travaux, le trou dans la rue, le risque pour les enfants de tomber dedans, le temps que ça va durer etc. Mais si vous écoutez bien un marteau piqueur, il a un rythme régulier qui s'arrête, qui repart, ce sont des fréquences moyennes, c'est banal ; certains enfants le trouvent beau. L'intensité d'un concert de rock est bien supérieure. Au lieu de mettre de l'état d'âme, de la projection personnelle, encore faut-il commencer à se « déshystériser » vis-à-vis des choses. En fait, qu'est-ce qu'on ne supporte pas ! Ce que le bruit nous fait, à nous. Si on l'écoutait vraiment pour lui, si on écoutait vraiment les autres pour eux-mêmes, on aurait une autre appréhension de ce qu'ils disent ; c'est pourquoi on ne supporte plus !

Q. C'est une révolution des réflexes. Quand vous travaillez sur une opération comme « Il faudrait s'entendre » ; comment la traduisez-vous, sur le terrain ?

NF. Par exemple, je vais dans les entreprises et je demande aux ouvriers ou aux employés du tertiaire de me parler de leur oreille. Je me rends compte qu'il y a une acuité auditive, une compétence professionnelle ; qu'un savoir-faire incroyable passe par l'oreille. La plupart du temps, ils aiment leur milieu de travail et les bruits de leur travail. Le dimanche, certains attendent le lundi et sont contents de les retrouver. Quand tout se remet en route, même si ça fait un potin du tonnerre, c'est leur entreprise, leur cœur. Ça fait du bruit, donc ça marche. Une entreprise où il manque des bruits, c'est signe qu'il manque des postes, que des gens ont été licenciés, sont malades. Le bruit est toujours associé à la vie. Dans l'espace public, on va à Beaubourg, aux Halles, là où il y a du bruit et, si vous écoutez bien, au jardin du Luxembourg ou aux Buttes-Chaumont, la vie... les oiseaux... les ballons... les enfants, c'est de l'activité, de l'échange, ça se cogne, c'est du sonore. « Il faudrait s'entendre » est une grande consultation des gens dans les entreprises, associés à des projets de création visant à les retrouver aux concerts. C'est aussi un travail sur l'école. Qu'est-ce qu'une sonnerie d'école ? Ce signal est-il bon comme il est ? Ne pourrait-on pas interrompre la classe autrement que par ce bruit-là. Nous avons donc expérimenté d'autres signaux. On s'est rendu compte que manger dans le bruit troublait le transit intestinal et pouvait freiner la salivation. Il faut avoir une autre exigence pour la qualité acoustique des cantines. Dans la cour, les enfants ont d'abord des échanges physiques, ils courent ; en classe ; ils n'ont plus le droit. Ailleurs, ils ne sont plus ensemble, dispersés dans les noyaux de pouvoirs familiaux. La cantine est le lieu privilégié pour que les enfants soient libres ensemble de pouvoir échanger verbalement, le moment du repas est pour cela privilégié. C'est là que la classe sociale peut se retrouver dans un temps qui lui est propre, il faut travailler cet espace en tant que tel. Nous avons fait un travail sur l'écoute du quartier et des entreprises avec une classe de CM2. Les enfants ont eu un téléphone dans leur classe pour appeler eux-mêmes vingt-quatre professionnels de leur choix, un boulanger, un dentiste, un chirurgien, un élu... puis sont allés les enregistrer. Un projet sonore est né ensuite à partir de tout ce qu'ils avaient entendu des métiers de Saint-Denis, des transcriptions sur partition des bruits du travail et des créations musicales vocales leur faisant écho...

Q. Écouter pour transformer. Des travaux pratiques pour une oreille citoyenne ?

NF. On repense l'espace, on le modifie, on fait un travail technique qualitatif, on insonorise, on traite et on fait en sorte qu'un réfectoire devienne un lieu où l'on puisse parler, chanter, crier. Généralement, on ne pense pas assez que les bruits font partie de la vie. Il y a des choses qui ne parlent pas assez. Prenons l'approche d'un hôpital. Être d'accord pour dire qu'il faut moins de bruit n'implique pas pour autant de se taire. Une ville est trop coupée de son hôpital ; il faut qu'ils se parlent. Pendant que certains d'entre nous faisons ce travail, d'un côté on surdensifie les villes, de l'autre on construit des murs antibruit, on isole, on vend des objets aux bruits résiduels incontrôlés... Je pense pour ma part qu'au lieu de nous enfermer, nous ferions mieux d'exiger que la ville soit audible avec les fenêtres ouvertes !

Q. Vous cherchez à réhabiliter le bruit ?

NF. Non. J'essaie de réhabiliter les gens. Je ne suis pas un fanatique du bruit mais je constate que dans les pays pauvres, à Bénarès, à Hong Kong ou à Marrakech, il y a mille fois plus de bruit que dans notre ville

stérilisée et que des associations ici se battent pour empêcher les gens de vivre normalement. Il y a une chose convenue, une « normativité » de la façon de se parler, de faire. On voudrait que tous nos objets fassent le même son. Les voitures font de moins en moins de bruit, ce qui n'est pas plus mal, mais je regrette les casseroles qui sonnaient, les cuillers en bois qui chuchotaient. Je ne suis pas un ancien combattant des matériaux ou de la vie de nos grands-pères, mais on est en train de nous transformer en appuyeurs de boutons. Autrefois, nous étions des auteurs de bruits. Un ouvrier artisan est comme un claveciniste. S'il regarde son instrument, il ne se passe rien. C'est quand il le touche que ça fait du bruit. Un ouvrier au pilon de la régie Renault faisait descendre un poids de 600 tonnes sur une tôle pour en faire une portière. En un quart de seconde, il appuyait sur ses deux mains, ouvrait la bouche pour se préparer et laissait s'abattre le pilon. Il y mettait tout son corps. C'était dur, trop dur, trop fort. Il a perdu son oreille. Aujourd'hui, c'est assez dur, mais moins. Ses oreilles ne seront pas perdues. N'empêche qu'autrefois, il se préparait à quelque chose dont il était auteur. Aujourd'hui, le pilon marche tout seul ; il n'en est plus l'auteur, il doit s'en défendre toute la journée. Même chose pour nos climatisations, nos bruits de Minitel, de télex, d'ordinateurs. On nous a remplacé des bruits distincts, dont nous étions les instrumentistes, par des bruits continus dont nous ne sommes plus les acteurs. Les nuisances physiques se transforment en nuisances mentales, en agressions permanentes avec impossibilité de se défendre puisqu'il faudrait le faire en continu. Les gens sont rendus hystériques, obsessionnels, stressés.

Q. Si la robotisation n'a pas abouti à repenser le travail en favorisant la richesse sociale de l'homme, n'est-ce pas parce que notre société privilégie encore l'instrumentalisation de celui qui travaille ?

NF. Absolument ! J'aurais préféré, plutôt que de le rentabiliser en lui faisant croire qu'on allait favoriser ses conditions de travail, que l'on travaille la lutherie de son instrument pour parvenir à des choses intéressantes pour lui, plutôt que de lui subtiliser son savoir-faire. Le pilon a tué assez d'hommes. Mais cet homme-là avait un instrument. Maintenant, il n'en a plus. On n'a pas réfléchi à lui. On s'est occupé de l'objet, et non pas de sa fonction ; on a voulu fabriquer de l'objet et non pas du travail. A partir de là, tout est perverti ! S'il avait été question de fabriquer du travail, on aurait entièrement repensé le travail... Mais il y a aussi des bruits qui ne servent à rien. Quand j'habite à la Plaine-Saint-Denis, l'autoroute me coupe de la voie d'en face. Ce n'est pas parce que je ne supporte pas son bruit que j'en suis dérangé, mais parce que je ne vois pas pourquoi elle est là. Lorsque ce bruit aura disparu, d'autres vont se révéler, que nous ne connaissons pas encore, qui nous poseront de grands problèmes. Actuellement, à la Plaine-Saint-Denis, personne ne se plaint de bruits de voisinage, l'autoroute est un fond qui couvre tout. Lorsqu'elle sera couverte, tout le monde va s'entendre !

Q. Est-ce que les gens seront prêts à s'entendre ?

NF. Personnellement, j'ai choisi d'habiter au premier étage parce que j'aime entendre les enfants, les passants, les poussettes, les voitures qui se garent, les gens qui parlent. Ceux qui habitent au huitième étage entendent la rumeur de la ville ; ils n'ont aucune notion de tout cela ; très peu de gens aiment entendre leurs voisins.

Q. Peut-être entendez-vous comme autrefois ?

NF. Je suis un utilisateur de la ville, et non pas un consommateur. J'ai du plaisir à souhaiter la stimuler. Je me sers de mon écoute, j'entends. J'agis avec moins d'états d'âme. Je pense qu'on se bat bien contre un

bruit lorsqu'on le connaît. C'est avec du psychologique qu'on fait de l'embourbement social ; il faut arriver à écouter les choses pour ce qu'elles sont. On se rend compte alors qu'elles sont fines et que, en revanche, d'autres sont bien plus dangereuses, que l'on avait finalement absorbées, « banalisées », et on recentre notre vrai combat. On a une relation beaucoup plus sensible, poétique à l'espace ; on apprécie des choses auxquelles on n'avait pas prêté attention en les pensant sans intérêt. À Bandol, il y a une petite rue qui passe sous une voie de chemin de fer surélevée, creusant un tunnel très étroit dans la butte. Seule une voiture peut s'y engager. D'un côté, on entend bien les voitures qui passent de l'autre côté « fffuu...ffuu... » ; (si la voiture passe lentement, on entend « vvouou...vvouou »...à, résonnant dans le conduit du tunnel. Je suis resté un long moment à écouter. Les passants alentour n'entendaient pas le son pour lui-même parce qu'ils se bornaient à n'entendre que des voitures ; or ils n'avaient même pas le temps de les voir. Mais s'ils avaient écouté vraiment ce son, ils l'auraient senti comme moi ; il était unique, musical, c'est-à-dire expressif. Des tas d'endroits recèlent des petits secrets de ce genre. Chaque son a une forme, avec une attaque, un entretien, une chute, une matière, un timbre. Les sons ont une fonction de reconnaissance ou d'alerte. Note équilibre vertical doit énormément à l'ouïe. Regardez ce qui se produit dans une voiture : lorsque deux personnes se bousculent à pied, elles se disent : « Oh, pardon ! » Lorsqu'elles se frottent en voiture, elles s'insultent, tout cela parce que leur véhicule les a isolées acoustiquement et physiquement.

Q. Un fond sonore de supermarché est un assujettissement ; on apprend tôt à ne pas faire du bruit, à ne pas crier. Constaté que l'on est analphabète du son, c'est risqué de déduire que ce qui domine nous rend analphabètes ?

NF. Vous savez que l'on entend beaucoup plus que je ne le dis. On se sert beaucoup de l'oreille, même si elle n'est pas très instruite, elle est savante d'entendre cela. En même temps, c'est parce que l'on ne sait pas, que l'on est broyé, que l'on ne sait pas, que l'on est broyé, que l'on ne se bat plus que notre oreille se ferme aux autres, à la collectivité, au combat, à la prise de conscience. On nous la ferme, on capitule. Les deux sont vrais. Certains capitulent vite. Je pense qu'ils ne sont pas complètement victimes ; ils sont responsables de leur capitulation. La résistance est objectivement très compliquée, surtout si l'adversaire est absent et non identifié, puisqu'il est partout. « L'ennemi, par définition, est quelqu'un qui parle une autre langue et qu'on ne comprend pas » : tous les bruits que l'on ne connaît pas sont ennemis ; cela développe l'ostracisme. On nous a dit : « Protège-toi, n'entends plus ! » On a été tus. Parce qu'on a tu nos oreilles, on n'a plus voulu entendre. Si je n'entends plus, je n'ai plus rien à dire. En fait, c'est en entendant qu'on parle. La capitalisation de notre ville a fait que, là où passaient trente voitures, on en a fait passer aujourd'hui deux cents. Dans des immeubles construits pour loger quinze personnes, on en fait vivre cent. Ce déni du timbre fait que l'on se moque de faire passer des fréquences extrêmes graves dans les villes avec des camions chargés. On a vu décupler le poids sur les essieux sans isoler la route des maisons avec des matériaux tampons appropriés... L'ensemble de ces facteurs de densité de la société capitaliste, la prolifération des objets à tout prix a une conséquence : l'oreille, la première, dit « j'arrête tout, je ne veux plus entendre ! » Et la parole suit. Si je ne veux plus entendre, je n'entends plus que moi-même, d'où la diffusion du Walk-man, de l'isolation, des doubles fenêtres et le fait que le logement privé devient le seul repère contre le social. Le psychanalyste Manuel Perianez le dit fort justement, à une époque, on a construit des logements sociaux. De vraies passoires à bruits mais, bizarrement, ils étaient réellement sociaux. Actuellement, les gens demandent au logement de les soustraire de l'espace public.

Ils passent toute leur journée dans leur entreprise. Dans la ville, ils sont mêlés à sa vie, aux métros, aux bus. Ils veulent un logement antisocial. En fait, dès maintenant, il faudrait le leur dire. Certes, il existe un certain nombre de bruits auxquels on s'oppose, ils ne servent à rien. Mais encore faudrait-il en définir les timbres, le type, l'endroit, l'usage, savoir pour qui ils existent. Lorsqu'on aura fait un peu de ménage avec cela, on se rendra compte que ce que nous voulons réellement n'est pas fermer les fenêtres. Nous voulons retrouver des instruments, des matières, des sons. Et, surtout, nous voulons retrouver la parole à travers tous nos bruits, nos gestes. Pour moi, la lutte antibruit est une lutte anti-gens : le bruit, c'est toujours l'autre. J'essaie de redonner la parole aux sons qui témoignent de l'existence de l'autre. Je me dis que ce n'est pas facile. Cela va probablement passer par une phase d'hésitation, c'est-à-dire de débordement. Cette phase est nécessaire. C'est celle de l'apprentissage de la démocratie des bruits.

Q. Vous travaillez dans les prisons. Qu'en apprenez-vous ?

NF. En prison, la parole est codifiée. Elle est rendue paranoïaque par l'enfermement. Toute personne se trouvant en prison est enfermée dans le silence de soi, des autres, le silence social. Tout se passe en fait par des paroles déniées. Ce que dit l'autre n'est pas forcément ce qu'il veut dire, c'est biaisé. On pense que ce que l'on va dire à l'autre ne doit pas être la vérité parce que quelqu'un le répétera. Les gens ne vous disent pas ce qu'ils pensent. Pour un artiste arrivant là, il est très difficile de retrouver une oralité spontanée, qui, surtout, ne soit pas chargée de non-dit. Il se bat sans arrêt contre des gens qui veulent lui faire avouer une chose qu'il n'a jamais voulu dire. C'est assez complexe ; en fait, on est sans arrêt dans le phénomène de l'aveu. Il y a toujours un mur pour vous dire que votre propos ne sera pas entendu ou passe de l'autre côté du mur. Mais ce milieu, on le retrouve ailleurs. Comme le disait Étienne Balibar, la prison est une machine à penser. Tout ce qu'elle nous apprend n'est pas très loin de ce que nous vivons dehors, ce n'est que la simulation outrancière d'un enfermement que l'on retrouve partout où il y a enfermement. Je m'occupe d'un dispositif depuis trois ans à une échelle réduite dans un établissement pour longues peines. Ce n'est pas du tout par bonté envers les détenus ou envers l'administration, c'est un travail en profondeur sur la honte que j'éprouve d'être citoyen dans un État qui invente la prison et ne sait pas quoi en faire, ne sait plus la penser, s'en passer. Il a institué la prison pour lutter contre la barbarie, les règlements de comptes individuels, mais il ne s'est occupé que de vengeance. Tout cela nous coûte fort cher et, loin de réparer, ne produit que de la vengeance. La notion de réparation est assez belle. Réparer quelque chose, c'est faire en sorte que cela marche à nouveau. Si l'on était censé réparer, vous protestez. Nous citoyens, nous devrions demander à l'État : « Que ré pares-tu en notre nom ? »

Q. Si on imaginait votre ville idéale, quel serait son visage ?

NF : Une ville idéale pourrait être réfléchie par tous. Ce ne serait justement pas une institution. Elle serait mobile à la fois dans l'usage que l'on fait de ses espaces et dans le temps, surtout. C'est sur le temps qu'il faut agir pour faire en sorte que les choses changent mais que, ce faisant, elles aient la capacité de se retrouver. Non pas pour retrouver ce qu'on avait laissé la veille, mais pour retrouver ce que l'on a projeté. Que l'on puisse, dans une sorte d'utopie démocratique, plutôt que nommer les gens qui feront les choses en notre nom, en être les auteurs successivement délégués ou simplement instructeurs. Que l'on ait plusieurs étapes d'actions possibles pour agir cette mobilité et ces changements. On pourrait me dire « la ville change déjà beaucoup ». Sur cinq cents ans, Paris, n'est pas reconnaissable et il est vrai qu'un grand nombre de gens sont les acteurs de cette métamorphose. Regardons la rue. Elle change chaque seconde :

comme les vagues de la mer, il n'y en a pas deux semblables. John Cage dit une chose assez drôle : mettez-vous au balcon d'un troisième étage au-dessus d'une place. Observer un quart d'heure durant. Des voitures s'arrêtent pour que d'autres passent même s'il n'y a pas de feu tricolore : quelqu'un demande l'heure ; on lui fait un geste pour lui répondre, il en fait un autre pour dire merci ; un petit môme contourne les gens pour mettre une lettre à la poste ; quelqu'un passe en vélo... ; On ne peut s'empêcher de penser : « quelle chorégraphie sublime ! » Tout le monde est à sa place, tout semble rouler avec une fluidité formidable. C'est extrêmement cultivé au sens où chacun sait parfaitement ce qu'il a à faire et, pourtant, il n'y a pas de chorégraphe. Cette harmonie, je la veux avec le son. Dans certains villages de Paris, ça marche. Dès qu'il existe un peu de partage de l'espace public, tout d'un coup, chaque espace privé régule son propre temps et trouve sa place dans le temps de l'espace public, il ne se positionne pas contre lui. Il en est la prolongation. On va chez les gens faire ce que l'on pourrait aussi bien faire dans la rue et inversement. C'est peut-être cela l'idéal : faire disparaître l'antagonisme entre public et privé. Trouver du public dans le privé et du privé dans le public, c'est reconnaître l'intime du public et faire que chez vous soit chez tout le monde. L'organisation de ces sons-là n'est pas pour demain : c'est le lieu où l'on parle... où l'on s'entend. Mais je trouve que nous résistons bien. Je viens de réaliser un dispositif à l'hôpital Delafontaine de Saint-Denis en relation avec le personnel hospitalier et les patients. J'ai entendu dire que ceux qui vont aujourd'hui à l'hôpital sont incroyablement plus cultivés qu'il y a vingt ans. Autrefois, on allait chez Dieu le Père. Aujourd'hui, les gens veulent savoir décider de leur opération. On croit que tout part en friche, mais les gens prennent en charge leur santé et je pense qu'ils prendront en charge leur ville. Pourvu que nous tous, et les artistes y ont une responsabilité aux côtés des autres, c'est un devoir, nous ne cessions d'agiter ce besoin. Je crois que nous sommes tous responsables de la naissance des structures qui peuvent le permettre. Nous sommes à l'aube de quelque chose. Cette résistance au GATT est un exemple : on pouvait penser les Français complètement américanisés. Nous trouvons par ailleurs que cette idéologie dominante « franco-française-beauf-macho » est envahissante. Ce n'est pas cette idéologie-là qui a réagi. Il y a une vraie résistance, et c'est un sacré bon signe.

Nicolas Frize

Hommes & libertés n° 83

1995